

questions relatives à la succession de sa mère. Son père, Francesco Saviani, très diminué physiquement, ne l'assiste plus que par la pensée. Demeurée seule au domaine pour prendre la relève, elle doit encore, en ce début d'automne, apprivoiser les sursauts capricieux de son cœur endeuillé. Du petit transistor rétro, posé sur la commode Louis XV, s'échappent les sons et les paroles d'une chanson qu'Éliane connaît bien, pour l'avoir écoutée à tue-tête, le jour de l'enterrement « Besoin d'amour » de France Gall ! Depuis, c'est un rite... Cette rythmique accompagne sa peine au jour le jour. Elle semble dire en effet toute la force de l'amour, sa lumière. Mais jusqu'à un certain jour de septembre, Éliane en ignorait encore toute la violence contenue, cette violence de l'arrachement ressenti, ce manque effroyable serti par l'absence. La disparition des êtres chers, c'est d'abord un grand silence, c'est ne plus entendre, soudain, la source qui nous abreuve et qui s'est mystérieusement dérobée. C'est une voix qui résonne quelque temps encore, puis s'évanouit en précieux souvenirs, dans un puits inconnu. C'est dans le cœur, toute la mémoire de l'intime à jamais ensevelie. Lorsque la chanson s'arrête, Éliane, qui feuillette au quotidien l'album de famille, referme celui-ci. Elle se sent à nouveau apaisée par la contemplation rétrospective d'un monde tout à la fois perdu et retrouvé. Elle ne remarque pas tout de suite la photographie qui a glissé sans bruit jusque sur la boucle de l'une de ses pantoufles. Au moment de retourner dans sa chambre pour ranger la mémoire ressuscitée de sa famille dans le secrétaire, elle bouge son pied sentant alors quelque chose de léger la chatouiller. Elle se penche et aperçoit une silhouette de

jeune femme se découpant sur le fond déchiré mais recollé d'un cliché en noir et blanc. Vue de plus près, elle détaille précisément une jeune fille inconnue, en habit de communiant. Revêtue de blanc des pieds à la tête, le portrait esquisse une physionomie grave, sur l'ovale parfait d'un visage au nez aquilin et au regard intense. Une chevelure brune, ondulée, orne la tête et l'on devine de fines mains tenant un missel, seul objet figurant sur l'étrange photographie. En inspectant le verso de celle-ci, Éliane n'y découvre aucune date, ni aucun nom, gravés. Un mystère entier s'ouvre alors à elle, comme une porte de verre invisible, s'ouvrirait sur les immenses désordres du Temps. Lorsqu'elle s'approche enfin de la fenêtre, à la recherche d'un peu plus de lumière, le portrait, soudain, semble s'éclairer, presque s'animer... Éliane entrevoit un sourire énigmatique posé aux coins des lèvres du personnage. Mais elle est surtout frappée d'étonnement à la vue de la vénusté suprême qui se dégage de cette jeune fille si gracie! Celle-ci semble traverser les âges en même temps que faire signe à qui la regarde attentivement. Déroutée, Éliane se dissuade de ranger ce souvenir immédiatement dans l'album de famille. Elle ouvre l'un des tiroirs de son secrétaire, en sort une enveloppe vierge dans laquelle elle glisse avec précaution, le précieux cliché, qu'elle dispose ensuite dans son sac à mains. Puis elle quitte son peignoir d'éponge, s'habille d'un jeans usé, d'un sweat vert pomme et d'une paire de tennis élimée. Elle brosse ses longs cheveux raides qu'elle relève en une demi-queue façonnée à la hâte, retenue par une pince en écaille. La psyché disposée à côté du lit de sa chambre lui renvoie le reflet d'une

silhouette à la mise négligée et bariolée, c'est le moins qu'elle puisse constater. Tant pis, pense-t-elle en accrochant un peu de rimmel à ses yeux noisette, rehaussés d'un trait de crayon de khôl noir. Une dernière touche rouge carmin sur mes lèvres puis, *Avanti!* Au moins comme ça, je suis complètement dépareillée, mais j'ai l'air vivante! Pour me rendre jusqu'au bureau de poste le plus proche, dénicher les coordonnées d'une cousine qui vit dans le pays, il est superflu de me présenter vêtue à la manière d'un premier prix d'élégance. Elle sort de sa chambre, traverse le salon après avoir attrapé les clés de sa Fiat 500 qu'elle conduit à chaque fois qu'elle se rend en ville. Elle ouvre en grand la porte d'entrée. Au-dehors, le soleil encore généreux de septembre inonde déjà d'une clarté aveuglante le domaine des vignes du Seigneur. La tiédeur de l'air en cette heure si matinale, annonce une journée exceptionnellement chaude pour la saison. Éliane prend une profonde inspiration avant de plonger toute entière dans cet océan de lumière. C'est son premier bain de gaieté depuis des mois.

Chapitre 4 : Sous le voile de la vérité, une ombre orientale

Mondovie, le 15 août 1946 : une chaleur accablante consécutive à trois nuits, puis à trois jours de tempête de sable, nous tient reclus mes parents et moi chez ma tante Alma, chez qui nous séjournons. Une fine poussière s'est déposée sur les vitres des fenêtres de la demeure coloniale. Elle s'est même insinuée sous les portes d'entrée de la façade blanche. Nous n'avons que très peu dormi durant cette colère féroce du Chergui, redoutable vent brûlant du Sahara. Au matin du quatrième jour, ce visiteur barbare s'est éloigné et fait place à un silence pesant. À l'extérieur, on ne distingue presque plus aucune forme. La médina¹, semble flotter, vaisseau fantôme au milieu des dunes de poussière. Des palmiers arrachés jonchent le sol, l'on ne sait où sont allés s'abriter les oiseaux, les chiens et les chats des rues. Sur les bas-côtés des chaussées recouvertes de sable, se devinent des amoncellements d'objets disparates. L'air suffocant se trouble de fines particules ocre. Pour qui s'aventure dehors, risque d'étouffer, la gorge prise d'assaut par ces piquûres invisibles. Les lignes téléphoniques gravement endommagées, l'Algérie se retrouve coupée du reste du monde. Ce n'est que le surlendemain que nous aurons des nouvelles précises de l'état du pays. Au

¹ Vieille ville.